

SOMMAIRE

CRITIQUE DES PALLIATIFS BOURGEOIS PAR UN BOURGEOIS,
H. Spencer.

UN HÉRITAGE NÉFASTE, **Letourneau.**

UNE LUTTE ÉLECTORALE, **Henri Fourer.**

LES « HAUTES » SPÉCULATIONS, **Pierre Veber.**

CEUX QUE L'ON APPELLE LES SAUVAGES, **Félix Dubois.**

COMMENT ON FAIT SON CHEMIN, **Voltaire.**

LA PERCEPTION DE L'IMPÔT, **Henry Maret.**

INTERNATIONALISME, **H. Maudsley.**

LES VICTIMES DE L'INDUSTRIE, **Georges Bonnamour.**

BIBLIOGRAPHIE.

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

CRITIQUE DES PALLIATIFS BOURGEOIS

PAR UN BOURGEOIS

A la place de l'égoïsme des classes employantes et de l'égoïsme de la concurrence, il paraît que nous aurons l'altruisme d'un système d'aide mutuelle. Or, jusqu'à quel point se manifeste maintenant cet altruisme dans la conduite des ouvriers entre eux? Que dirons-nous des règles limitant le nombre des ouvriers admis dans chaque métier, ou des règles qui empêchent que les classes inférieures d'ouvriers ne s'élèvent aux classes supérieures? On n'aperçoit point, dans de telles réglementations, de trace de cet altruisme dont le socialisme doit être pénétré. Bien au contraire, on y voit chercher les intérêts privés avec tout autant d'apreté qu'il y en a chez les commerçants. D'où il suit que, à moins d'une amélioration soudaine et presque miraculeuse de la nature humaine, nous devons conclure que la recherche des intérêts particuliers influencera les agissements de toutes les classes qui composent une société socialiste.

Le mépris passif des droits d'autrui s'accompagne d'un empiètement actif sur ces mêmes droits. « Soyez des nôtres ou bien nous vous couperons les vives », telle est la menace habituelle de chaque membre des corporations ouvrières à ceux qui travaillent en dehors d'elles

au même métier. Tandis que leurs membres insistent sur leur propre liberté de combiner et de fixer les taux de leurs salaires, comme ils en ont parfois le droit, la liberté de ceux qui ne sont pas de leur avis n'est pas seulement niée, mais l'affirmer devient un crime. Les individus qui soutiennent leurs droits à faire leurs propres contrats sont vilipendés comme des « escrocs » et des « traîtres », et traités avec une violence qui n'aurait pas de bornes, sans la police et les peines légales. A côté de ce mépris des libertés des hommes de leur propre classe, il y a une arrogance de dictateurs envers la classe qui les emploie; il ne leur suffit pas que l'on se conforme aux termes prescrits et aux arrangements du travail, mais nul, en dehors de ceux qui appartiennent à leur corporation, ne doit être employé; même en quelques cas, il y aura grève, si le patron a des transactions avec des commerçants donnant du travail à des hommes n'appartenant pas à la corporation ouvrière. Donc, nous voyons ici, chez les corporations ouvrières, ou tout au moins chez les plus récentes, la résolution d'imposer leurs règlements sans égards pour les droits de ceux qui doivent les subir. L'inversion des idées et des sentiments est telle que le maintien de ces droits est regardé comme un crime, et leur violation comme chose légitime.

A côté de cette humeur agressive dans une direction, il y a un esprit de soumission dans l'autre. La coercition des non-unionistes par les unionistes ne peut se comparer qu'à leur sujétion à leurs chefs. Pour vaincre dans la lutte, ils abandonnent leurs libertés individuelles, leur jugement individuel, et ne montrent aucun ressentiment contre les dictateurs qui leur imposent des lois.

Nous voyons partout une subordination telle que des armées d'ouvriers quittent à l'unanimité leur travail, ou y retournent, sur l'ordre de leurs autorités. Ils ne résistent pas davantage quand on les presse de taxes pour indemniser les grévistes, dont ils peuvent ou non approuver les actes, mais, au contraire, ils maltraitent les membres récalcitrants de leur corporation qui se refusent à souscrire.

H. SPENCER.

(Problèmes de morale et de sociologie, pages 103 à 105, Guillaumin et Cie, éditeurs.)

heure à admirer les hauts faits de la louve romaine, qui avait réussi à soumettre presque tous les peuples de race blanche existant de son temps. En lui-même, le fait est indéniable; il démontre expérimentalement, qu'en alliant dans une mesure pratique la ténacité, la violence et la ruse, un peuple en peut subjuguier beaucoup d'autres. Mais ce triomphe a-t-il été socialement utile? a-t-il eu quelque valeur morale? Nous savons qu'il a lourdement pesé sur le monde, que même ses funestes conséquences se sont perpétuées jusqu'à nos jours. — Examinons-en maintenant la valeur au point de vue moral et au point de vue utilitaire.

Sans doute, la morale historique a été jusqu'ici celle du succès; d'ordinaire elle approuve le meurtre et la rapine, à la condition qu'on les commette sur une large échelle. Mais une morale nouvelle commence à poindre dans le monde civilisé et nous pouvons prévoir une époque prochaine, où les grands tueurs de l'histoire cesseront d'être des grands hommes. Or, au point de vue de cette morale nouvelle, Rome n'a été, on peut le dire, qu'un grand crime triomphant.

Pendant toute sa période de croissance, la Ville éternelle a suivi une tactique, toujours la même et toujours sans scrupules, que Montesquieu a résumée dans un livre célèbre et que l'on peut formuler en axiomes: « Ne jamais conclure la paix de bonne foi. — Après avoir détruit les armées de l'adversaire, le ruiner par des taxes excessives. — Fondre sur un vainqueur épuisé par une guerre et lui arracher ses conquêtes. — Quand deux peuples sont en guerre, soutenir le plus faible pour prendre dans la querelle un pied avantageux. — Diviser pour régner. — Accorder des conditions de paix raisonnables; puis, quand elles sont remplies, ajouter d'autres conditions excessives. — Introduire dans les traités des termes vagues, prêtant à diverses interprétations, par exemple, promettre de respecter la *cité* de Carthage, puis détruire la *ville* . — Donner libre carrière à sa rapacité et apprécier la gloire acquise d'après la quantité d'or et d'argent qui figure au triomphe. — S'attribuer tous les trésors de l'univers vaincu (1). »

Pratiquée avec suite, cette politique a eu les

vertu et l'on se désintéressa de la chose publique. La vénalité devint générale. Les privilèges s'avilirent moralement de plus en plus par une débauche raffinée et un luxe niais. Finalement, Rome, dégradée, dépeuplée, asservie aux plus riches et souvent aux plus indignes, ne fut plus qu'un grand corps sans vigueur, proie facile que dépecèrent les barbares. — Elle avait duré un millier d'années à peine, dont plusieurs siècles de décadence. Valait-il la peine, pour un aussi lamentable résultat, d'ensanglanter tout l'univers connu et d'arrêter dans leur évolution naturelle cent peuples divers? On peut donc, on doit même continuer à citer l'exemple de Rome, mais comme un exemple à ne pas imiter.

LETOURNEAU.

(Evol. de l'Esc., pages 435-436.)

UNE LUTTE ÉLECTORALE

Escarmouche.

Bourgeot, une petite ville d'une dizaine de milliers d'habitants, était sens dessus dessous, car la lutte électorale était commencée depuis quelques jours.

Sur les murailles des maisons; sur les portes, sur les palissades des jardins, sur les tilleuls de la place de la mairie, sur la façade crasseuse et vénérable de la cathédrale, sur l'enceinte triste de l'usine, partout des affiches étaient posées, flamboyantes, gigantesques. Et des colleurs en blouses blanches, leur boîte baveuse sur le dos, erraient de tous côtés, comme des ombres pâles égarées dans la lumière du jour.

Devant les papiers colorés, où les programmes des divers candidats s'étaient remarqués de points d'exclamation, plaqués de majuscules, des groupes se formaient, stationnaient, des groupes de paysans, de maraîchers ruminant, d'ouvriers gesticulant. Parfois un chapeau haut de forme bourgeois se montrait parmi les casquettes attentives, puis s'enfuyait, effaré, éperdu, couvrant le crâne d'un monsieur pacifique et renté.

Trois candidats étaient en présence: un socialiste, un clérical et un républicain. Le premier était poussé par les ouvriers; le second par un mélange d'aristocrates et de paysans, le troisième par un pot-pourri d'ouvriers, de paysans, d'employés et la majorité de bourgeois.

(1) Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. VI, *passim*.